

THIERRY LEFEBVRE

LA
CONJECTURE
DES
HIRONDELLES

SAISON 1

ROMAN



THIERRY LEFEBVRE

La conjecture
des hirondelles

ROMAN

Extrait

'Mathematics is not yet ripe enough for such questions'¹

PAUL ERDÖZ

1. Les mathématiques ne sont pas encore suffisamment mûres pour de telles questions.

« Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

Éditions SoRaTu
RCS Bar le Duc 877 978 015
ISBN : 978-2-493082-01-5
Dépôt légal : octobre 2021
Impression à la demande

Crédits photo et composition

- Couverture : Elena Oglezneva - Yekaterinburg
Sylvie Tinseau - Gif-sur-Yvette
- Détournage et adaptation : Éditions SoRaTu

Tous droits réservés © Thierry Lefebvre

à *Erwan,*
Mathias,
Léane,
Simon,

*Mes p'tits loups, savez-vous que vos
tablettes peuvent servir de liseuse ?*

Conjecture (n,f) : affirmation pour laquelle on ne connaît pas encore de démonstration mais que, faute de preuve, l'on suppose être vraie.

Syn. : Présomption, hypothèse.

Hirondelle (n,f) : petit passereau, symbole de liberté, de fidélité et de courage. L'hirondelle est capable de migrer en quelques jours vers des contrées plus clémentes et souvent situées à plusieurs milliers de kilomètres.

1^{er} épisode

28 JUIN 1941

Deux choses sont infinies : l'Univers et la bêtise humaine. En ce qui concerne l'Univers, je n'en ai pas encore acquis la certitude absolue.

ALBERT EINSTEIN

Kolkhoze Premier mai¹, République Socialiste Soviétique d'Ukraine,

Le souvenir de ce jour est ancré dans ma mémoire et le restera toute ma vie. Je m'en souviens jusque dans les moindres détails tant je me le suis repassé en boucle durant de longues années.

C'était un samedi, le dernier jour d'école, mais aussi le premier des vacances. Le printemps avait laissé place aux chaleurs estivales et aucun nuage, ni même une simple barbule, ne venait entacher le ciel bleu azur. Le matin, notre instituteur nous avait fait ranger tous les livres dans la bibliothèque de la classe, nettoyer les encriers et cirer les

1. Importante ferme d'État de 3200 hectares située sur la route de Jytomyr à 25 km à l'ouest de Kiev.

pupitres. Il avait, ensuite, organisé un tournoi de balle aux prisonniers et un concours de grimper de corde rythmé par les chants appris au cours de l'année. Et puis, ce fut l'heure de la cérémonie des récompenses relatives au travail de l'année scolaire. Quelques parents étaient venus y assister, mais pour nous deux, hélas personne. Avec Anouchka, ma sœur jumelle, nous avons rafflé la plupart des médailles. Elle, encore un peu plus que moi. Notre mère que tout le monde appelait *Magda*, y compris nous, était bien trop occupée aux travaux des champs et notre père qui effectuait un interminable service militaire en tant que médecin à la forteresse de Brest-Litovsk ne rentrait qu'une semaine tous les trois mois. Dommage qu'ils aient été retenus par leurs obligations respectives car ils auraient eu une excellente occasion d'être fiers de leur progéniture.

Un sentiment étrange m'avait envahi. J'étais partagé entre la joie d'être en vacances et la tristesse de quitter l'école. Du haut de nos sept ans, fêtés trois jours plus tôt, Anouchka et moi adorions apprendre et notre maître l'avait bien compris. À chaque exercice, nous faisons la course pour finir les premiers et il n'oubliait jamais de nous gratifier d'un bon point. Lorsque nous totalisions dix bons points, nous les échangeons contre une image que l'on pouvait coller dans le cahier prévu à cet usage. Il m'arrive parfois de le feuilleter pour contempler les illustrations classées par thèmes : animaux, fleurs, paysages, travaux des champs ou encore héros de la révolution. « Alexeï et Anouchka, vous finirez dans les bureaux du kolkhoze ! », nous assurait-il chaque fois qu'il nous citait en exemple devant toute la classe. Je ne savais pas encore que je ferais bien mieux que cela, que je deviendrais docteur ès Mathématiques et qu'une malicieuse conjecture prendrait la main sur le cours de ma vie.

À la sortie de l'école, nous étions repassés par notre modeste

isba afin de changer notre uniforme contre des vêtements de travail avant de retrouver Magda aux champs. Certes, la maisonnette n'était pas bien grande, mais nous nous y sentions bien. La seule entrée donnait directement dans la pièce principale, celle où nous vivions la plupart du temps et qui servait essentiellement de cuisine. Au beau milieu, un poêle à charbon constituait l'unique moyen de chauffage. Au fond, une porte, flanquée d'un petit oculus en forme de cœur, s'ouvrait sur un débarras borgne, point de passage obligé pour monter dans la chambre par un escalier de meunier aussi raide que branlant. Chaque fois que je revois ce petit cœur dont le rôle premier consistait à casser l'obscurité, je ne peux m'empêcher de l'associer à tout l'amour qu'il avait accumulé au fil des années.

En ce qui concerne les commodités, c'était dehors, au bout de notre lopin de terre. Autant dire que l'hiver, nous ne nous y attardions guère. Et pour la toilette, les douches du kolkhoze étaient ouvertes deux jours par semaine ; le samedi les hommes, le dimanche matin les femmes et les enfants. Quotidiennement, une toilette de chat devant la pierre à eau de la cuisine nous suffisait. La plupart du temps à l'eau froide tirée du puits, sauf lorsque le poêle à charbon donnait tout son feu et que Magda y posait préalablement une bassine d'eau. Depuis, l'administration du kolkhoze a heureusement installé l'eau courante, toujours aussi froide, mais ô combien plus pratique !

Ce 28 juin, par chance, la navette assurée par le vieux Boris attendait une équipe de travailleurs et nous avions donc pu profiter de cette aubaine pour rejoindre Magda. À cause d'une blessure de guerre en 1916 dans les Carpates, Boris avait dû être amputé de la jambe droite et pouvait, à ce titre, bénéficier d'un emploi adapté. Grâce à un astucieux système

d'accélérateur à main, la conduite du camion ne lui posait aucun problème et lui octroyait de fait l'exclusivité du véhicule. Malheur à celui qui aurait osé s'asseoir au volant.

Toujours prêt à nous faire plaisir, il nous fit monter devant et nous en fûmes très fiers. Comme à son habitude, il nous posa mille questions auxquelles, sur les recommandations de nos parents, nous nous efforçâmes de répondre le plus brièvement possible. Le vieux était, paraît-il, un peu trop bavard avec les autorités !

Bavard ou simplement curieux ? Je ne l'ai jamais vraiment su. Toujours est-il que sa démarche boiteuse, son apparente bienveillance et surtout son caractère bien trempé le rendaient attachant. Il avait notamment un sens aigu de la formule, un savant mélange d'humour et de tyrannie agrémenté d'un brin d'autodérision. « *Saperlipopette, si je vous attrape !* », se plaisait-il à dire tout en se régaland de l'effet qu'il produisait. Je pourrais vous en raconter comme cela pendant une heure. Pour ne citer qu'une dernière anecdote, au moment du repas, son coup favori consistait à fixer sa serviette sur ses cuisses en plantant vigoureusement un couteau dans sa jambe de bois. Au fond de lui-même, il devait bien se délecter de nos mines stupéfaites. Toutes ces facéties faisaient partie d'un rituel orchestré, presque cérémonial, et nous terrifiaient autant qu'elles nous amusaient. Pour ma part, elles me laissent un excellent souvenir de cette période d'insouciance qu'est l'enfance.

Sans la navette, il nous aurait fallu presque une heure à pied pour nous rendre au fond du vallon réservé aux plantations potagères tant le kolkhoze *Premier mai* était vaste. L'endroit, que l'on appelait communément *le jardinage*, était très bien ensoleillé et offrait les terres les plus fertiles de la région.

Lorsque nous arrivâmes enfin, Magda était occupée à butter les pommes de terre avec son équipe essentiellement

composée de femmes. L'opération consistait à relever le plus de terre possible au pied des plants afin qu'ils donnent davantage de tubercules. Ce travail était monotone et particulièrement difficile, notamment en milieu de journée quand la chaleur en augmentait la pénibilité.

Tandis que le vieux Boris allumait un feu pour réchauffer les gamelles des ouvriers, nous courûmes dans le fond du rayon en criant *Magda, Magda*. Elle attendait notre arrivée et avait déposé son panier de provisions et de boissons fraîches à l'ombre du seul arbre du champ, un cerisier majestueux et couvert de fruits. Aussitôt, elle demanda sa pause déjeuner au contremaître chargé de surveiller les travaux. Je ne me souviens plus de ce que nous avons mangé, mais pour le dessert, elle avait pris soin d'emballer dans un linge humide deux parts du gâteau aux noix qu'elle avait fait pour notre anniversaire commun. Elle savait que nous en raffolions. Que ne faisait-elle pas pour nous faire plaisir ?

— J'ai une bonne nouvelle, dit-elle en souriant.

Elle plongea sa main sous son tablier et sortit une carte postale illustrée. Je reconnus de suite la forteresse de Brest-Litovsk.

— Votre père a écrit. Son service militaire se termine à la fin du mois. Il a reçu son ordre de démobilisation et sera là dès la première semaine de juillet.

Nous sautions et criions comme des fous. Toute l'équipe, amusée par le tumulte, s'était arrêtée de travailler pour regarder la scène. Il faut préciser qu'à cette époque, le service militaire durait trois ans et était loin d'être une sinécure. La libération d'un appelé était non seulement un événement festif, mais avant tout une délivrance. Depuis quelque temps, le bruit courait que le service serait rallongé et la tournure de la guerre rendait cette libération de plus en plus improbable. Au kolkhoze, certains contremaîtres disaient même que

l'Allemagne aurait attaqué l'Union soviétique la semaine passée. D'autres, plus naïfs, affirmaient le contraire en s'appuyant sur le traité de non-agression signé en 1939 entre Hitler et Staline. Bref, l'atmosphère était assez tendue, inhabituelle, presque étrange. Une seule chose était sûre, c'est que l'annonce de son retour au bercail nous rassura et nous combla de joie.

Notre père avait brillamment poursuivi des études de médecine et, son service militaire terminé, il comptait bien exercer son métier au kolkhoze. Avec plus de mille personnes employées, la ferme coopérative d'État était une belle entreprise, mais aussi, une véritable petite ville. De nombreuses professions y étaient représentées, mais un médecin attitré manquait cruellement. Le directeur du kolkhoze n'avait pas réfuté sa proposition lorsque notre père lui en avait parlé.

Les vacances, le soleil et surtout le retour du père apportèrent comme un air de fête dans le jardinage. Le contremaître avait même donné une clayette de délicieuses fraises à partager avec toute l'équipe. Délicieuses parce que trop mûres et données car invendables.

En début d'après-midi, Magda nous donna à chacun une boîte métallique et nous confia la charge de ramasser les doryphores² qui commençaient à pulluler sous les fanes. Elle nous montra comment racler le dessous des feuilles avec le couvercle afin de recueillir les éventuelles larves qui s'y seraient collées. Dès que les boîtes étaient pleines, nous les apportions au vieux Boris qui jetait les insectes dans le feu. Il s'en suivait un impressionnant crépitement puis une odeur insoutenable qui nous forçait à repartir à la chasse sans

2. Coléoptères parasites de la pomme de terre.

attendre. « C'est la seule façon de se débarrasser de ces foutues bestioles ! », avait-il martelé. Manifestement, la souffrance que l'on infligeait à ces petites bêtes me chagrinait. Boris s'en était aperçu et m'avait affirmé qu'il n'y avait pas d'autres solutions si l'on voulait manger des patates cette année.

Grâce à l'aide que nous avons apportée, les cinq rayons dont elle avait la charge furent terminés plus tôt que prévu. Nous pûmes ainsi prendre la première navette pour regagner l'isba familiale. Étrangement, le village était quasiment vide. Les haut-parleurs qui, habituellement, diffusaient de la musique et de la propagande étaient muets. Un silence troublant régnait dans les rues désertes du kolkhoze. C'est curieux, mais un détail, dont je me souviens comme si c'était hier, me frappa. Alors que nous passions devant les bâtiments administratifs, le directeur qui était à la fenêtre de l'étage nous regarda froidement. Son visage sans expression et ses yeux éteints contrastaient avec l'ordinaire. Le vieux Boris nous déposa directement à notre mesure. Comme chaque samedi, un panier de provisions nous attendait devant la porte. Empli de légumes frais, de fruits de saison, d'un pot de miel et de quelques morceaux de lard, il était toujours très apprécié et constituait un complément indispensable au produit de notre lopin de terre.

À peine étions-nous rentrés qu'on frappa à la porte. Nous nous précipitâmes tous les trois pour ouvrir. Le directeur du kolkhoze, accompagné d'un policier venu de Jytomyr, se tenait devant nous.

– Magdalena Tchervinova ?

– Oui, c'est moi, répondit-elle, surprise et inquiète à la fois.

– Ton mari a été tué à la forteresse. Toutes nos condoléances, nous sommes désolés pour toi et tes enfants.

À ces mots, aussi brefs que brutaux, elle s'effondra littéralement en hurlant de douleur, ses jambes ne purent la soutenir. Sur le coup, j'avoue ne pas avoir complètement réalisé ce qu'il se passait. Ma sœur, quant à elle, avait parfaitement saisi et mesuré toute l'ampleur du drame. Elle s'était immédiatement blottie dans les bras de Magda, comme pour la consoler et partager sa peine. Ce n'est qu'une trentaine de secondes plus tard, lorsque j'ai croisé le regard d'Anouchka, que j'ai finalement compris que le pire était arrivé. La détresse qu'il exprimait était immense. Les deux hommes étaient restés sur le seuil de la porte, ne sachant pas quoi dire. Ils me remirent une mallette que je reconnus immédiatement.

— Camarade Alexeï Tchervinov, voilà les effets personnels de ton papa, le certificat de décès et l'autorisation d'inhumer qu'il faut impérativement signer aujourd'hui.

Je ne savais même pas ce que ces mots signifiaient. Le fait qu'il se soit adressé à moi me fit prendre cruellement conscience que j'étais le seul homme dans ce foyer. Sur moi reposait désormais le rôle d'unique responsable masculin. Un rôle qui pesait lourd sur mes jeunes épaules mais qui, de facto, m'incombait. À présent, je n'avais plus d'autres issues que de me battre pour assurer, comme l'aurait fait notre père, le bien-être de notre petite famille. C'est, sans conteste, ce jour-là que j'ai décidé de faire tout mon possible pour suivre des études supérieures dans le seul but de suppléer à l'absence du père en tant que pivot familial. Cette quête de réussite allait être ma façon à moi d'honorer sa mémoire.

Quand Magda reprit ses esprits, elle demanda des précisions, elle voulait savoir. Comment et quand cela s'était-il produit ? Où serait-il inhumé ?

Le policier et encore moins le directeur n'en savaient

davantage. Ils nous racontèrent que les faits avaient eu lieu dès les premières heures de l'assaut de la Wehrmacht, précisément le 22 juin. Notre père était accouru afin d'aider des brancardiers à évacuer les blessés sur le pont-levis qui enjambe la Bug, petite rivière protégeant la forteresse. C'est là qu'il avait reçu une balle fatale en pleine poitrine. Il était mort en héros et, à ce titre, recevrait les hommages dus à sa bravoure. Ils ajoutèrent qu'il n'avait pas souffert. Qu'en savaient-ils ? Ils n'y étaient pas ! Après coup, je pense qu'ils cherchaient surtout à soulager notre douleur et dans le fond, ils n'avaient pas tort car nous en avions terriblement besoin. En cet été 41, une question m'obsédait : « *Pourquoi nous ?* ».

À ma connaissance, nous étions la seule famille du kolkhoze à faire les frais de l'opération Barbarossa³. C'est peut-être idiot, mais j'ai longtemps cru que la mort de mon père avait un rapport avec les doryphores que l'on avait jetés dans le feu ce jour-là. Comme si une puissance mystérieuse leur avait fait justice. Oui, je sais, c'est totalement irrationnel, mais ce n'est qu'à l'adolescence que j'ai fini par oublier cette idée saugrenue. J'ai analysé l'hypothèse comme on me l'avait appris dans les matières scientifiques en séparant méthodiquement les causes et les effets. Et puis, il y avait un hic. La mort de mon père était antérieure à celle des doryphores. Mon père était mort le 22 juin et les coléoptères le 28. Chronologiquement, il ne pouvait donc pas s'agir d'une quelconque vengeance ou autre maléfice, mais tout simplement d'un vilain tour de mon esprit.

En revanche, une pensée m'obsède toujours et, bien que directement sortie de mon imagination débordante, elle correspond effectivement à une réalité. Le 25 juin, alors que

3. Le 22 juin 1941, l'opération Barbarossa est lancée par Hitler et marque le début de l'invasion allemande en Union soviétique.

nous fêtions notre anniversaire autour du délicieux gâteau aux noix, notre père était déjà décédé. Certes, nous n'en savions rien, certes c'était à plusieurs centaines de kilomètres de là, mais le fait est que nous nous réjouissions alors que nous aurions dû nous lamenter. Encore maintenant, je culpabilise quand je repense à ce moment. Je n'en ai jamais parlé à Anouchka et encore moins à Magda. Peut-être ont-elles été également harcelées par ce genre d'idées négatives et obsédantes ?

Je ne leur souhaite pas !

Après la mort de notre père, le pays a connu une période très difficile, le front mobilisait de plus en plus d'hommes, Hitler redoublait d'agressivité. De nombreux camarades d'école subissaient le même sort que nous, notre héros de père n'était plus seul. Sur le panneau d'affichage du kolkhoze, la liste des noms s'allongeait de jour en jour. La question « *Pourquoi nous ?* » avait perdu son sens et s'était réduite à « *Pourquoi ?* » tout court. Peu à peu, notre douleur devint collective, ce qui permit d'atténuer progressivement notre rancœur mais jamais notre peine.

Magda avait installé, en secret, un petit autel dans un coin de la chambre. Entre deux bougies, elle avait placé la photographie du père en uniforme. Elle l'avait garni de quelques reliques religieuses et d'un chapelet enroulé autour d'un crucifix dont je n'avais même pas connaissance. Chaque soir avant de nous endormir, nous récitons par cœur une prière que Magda nous avait apprise. Elle se terminait toujours par le vœu qu'il monte au ciel.

De par mes études scientifiques, le cartésien que je suis devenu, ou qu'on m'a fait devenir, sait maintenant que toutes ces pratiques étaient bien inutiles, mais il faut reconnaître

qu'elles nous faisaient du bien. Elles nous permettaient de continuer à vivre sans pour autant oublier le père, le fondateur de notre petite famille. Depuis ce jour du 28 juin 1941, il ne s'en est passé aucun autre sans que je ne pense à lui et à tout ce que nous avons manqué ensemble.

Ce ne fut qu'à la fin de la guerre que notre vie reprit son cours normal, enfin si on peut dire. Nous sommes allés tous les trois à Brest-Litovsk par le train et avons visité la forteresse. Elle était dans l'état où les soldats l'avaient laissée. N'ayant retrouvé aucune sépulture au nom de notre père, nous avons dû nous contenter de cette visite pour faire notre deuil. Les autorités ont ensuite construit un mémorial puis un musée, ainsi qu'une gigantesque statue en hommage aux héros tombés sous le feu de l'ennemi. Tous les 22 juin, à l'occasion des cérémonies commémoratives, nous nous y rendons pour nous y recueillir. Chaque année, ce voyage est, pour moi, l'occasion de rassembler l'énergie nécessaire pour réaliser, du mieux que je peux, mon défi personnel. Notre unité familiale en dépend.

Jurons que rien ne viendra jamais entraver ce rendez-vous annuel !

2

LA LETTRE

*Peu de personnes montrent un goût pour l'initiative,
on ne leur a jamais demandé d'en faire preuve.*

BANSKY

21 ans plus tard,

Moscou, 16 mars 1962,

URAP, Université Russe de l'Amitié des Peuples,

Fidèle à son habitude, Sergueï Kalliakchev s'installa à son bureau de très bonne heure. Il aimait se lever tôt et profiter du calme matinal pour travailler seul avant l'arrivée de son équipe d'enseignants-chercheurs. Comme chaque vendredi, il avait pris soin de brosser sa veste en tweed brun et de refaire entièrement le nœud de son unique cravate. Il devait, plus encore que les autres jours de la semaine, être irréprochable car l'après-midi était consacré à la réunion de coordination du département Mathématiques dont il était le chef.

Pour le seconder dans ses tâches administratives et scientifiques, il disposait d'un secrétaire en la personne d'Alexeï Tchervinov. Un luxe dont peu de chefs de département avaient le privilège. Docteur ès Mathématiques, Alexeï avait été exempté de ses heures d'enseignement par le doyen de la faculté des sciences en personne. Cette décharge lui libérait du temps pour assurer sa mission de secrétariat, mais ne le dispensait pas pour autant de ses travaux de recherche.

Quelques mois plus tôt, Kalliakchev avait été promu à ce poste d'encadrement lors de la création de l'université. Mise en place par le régime de Khrouchtchev, elle avait été baptisée *Université Patrice Lumumba* en hommage au Premier ministre congolais, assassiné au Katanga¹ en janvier 1961. À l'époque, l'URSS avait pris fait et cause pour cet homme, fervent opposant du néocolonialisme et de l'impérialisme occidental. La maxime « *Les ennemis de mes ennemis sont mes amis* » fut sans doute une des motivations de ce soutien soviétique.

L'essentiel du personnel de la nouvelle université avait été recruté sur la base du volontariat parmi les différentes facultés d'Union Soviétique. D'autres intervenants, le plus souvent originaires de pays où l'idéologie communiste était clairement instaurée, s'étaient spontanément proposés pour apporter leurs connaissances à cette belle aventure.

Pour Alexeï, c'était un peu différent puisqu'il avait été muté d'office sans aucune justification. Il avait donc quitté à regret son poste à l'université Taras-Chevtchenko de Kiev pour rejoindre, contraint et forcé, la toute nouvelle URAP. Participer à la création d'une université était loin de lui

1. Province la plus méridionale de la République Démocratique du Congo.

déplaire mais il était juste frustré que l'intention ne fut pas venue de lui-même.

Quant aux étudiants, bien que d'origines diverses, ils étaient tous en première ou deuxième année dans leur discipline respective.

Tous les matins, avant même de passer à son bureau, Alexeï se rendait au secrétariat général de la faculté des sciences pour chercher le courrier du département. Il se prêtait volontiers à cette première tâche de la journée car elle était pour lui l'occasion d'approcher la jolie et sympathique Irina. Elle aussi secrétaire, mais au service du doyen de l'université, son visage et son sourire suffisaient à illuminer le quotidien du jeune mathématicien.

Irina possédait la rare compétence de parler couramment l'anglais et de se débrouiller fort bien en allemand. Pour parfaire ses savoir-faire, elle dactylographiait tous les courriers à une vitesse impressionnante, et ce sans une seule faute d'orthographe. Nul besoin pour le doyen de marquer des pauses ni de répéter ses phrases lorsqu'il lui dictait une lettre. Elle était sortie *majore* de sa promotion à l'école nationale de secrétariat. Une distinction qui n'était sans doute pas sans rapport avec son affectation à ce poste clé de l'université.

Ce vendredi, en plus de la corbeille habituelle, Irina lui remit en main propre une enveloppe un peu spéciale tout en lui signifiant l'importance qu'elle revêtait.

— J'ai comme l'impression que ce courrier qui va faire partie de nos préoccupations quotidiennes jusqu'à la fin de cet été.

— Qu'est-ce donc ? demanda Alexeï.

— Nous l'avons reçu seulement hier, mais il fait déjà l'effet d'une bombe. Le doyen a même appelé deux fois le recteur à

son sujet.

Contrairement à son habitude, elle n'eut pas beaucoup le temps de s'attarder avec Alexeï, d'entamer une conversation, de lui parler de tout et de rien. Une atmosphère électrique se dégageait du secrétariat comme si tout devenait subitement urgent et important. Alexeï sentit que quelque chose d'inhabituel se passait. Il avait beau essayer de lire dans les yeux d'Irina, rien ne filtrait. Faute d'en savoir plus, il se résigna à rejoindre son étage.

Curiosité et impatience l'incitèrent à se camoufler au premier coin de couloir qu'il rencontra. Il fallait qu'il en sache plus. À l'abri des regards, il posa sa corbeille au sol, prêt à découvrir le fameux courrier sur lequel Irina avait attiré son attention. Bien qu'adressée nominativement au chef de département Mathématiques, l'enveloppe, comme toutes les enveloppes d'ailleurs, avait été décachetée. Plusieurs timbres étrangers tapissaient presque un quart du recto. Sur l'oblitération, on pouvait distinguer «*Stockholm-16 février 1962*» donc posté un mois jour pour jour auparavant.

N'y tenant plus, Alexeï en extirpa l'unique feuille et la lut attentivement. Sa curiosité laissa rapidement place à la stupéfaction. La lettre était écrite en anglais. La langue de Shakespeare ne posait guère de souci au jeune secrétaire, bien au contraire. Il avait consolidé son modeste niveau scolaire acquis dans son lycée de province par de nombreuses lectures d'ouvrages mathématiques dont peu d'entre elles étaient en russe ou en ukrainien. L'anglais restait de loin la langue privilégiée des publications scientifiques.

Pour être sûr de bien comprendre ce qu'il lisait, Alexeï traduisait simultanément à voix basse :

«Union Mathématique Internationale

Au chef de département Mathématiques de l'URAP

Monsieur,

En réponse à votre demande de participation, nous avons le plaisir de vous inviter au prochain Congrès International de Mathématiques qui se déroulera à Stockholm du 15 au 22 août de cette année.

Votre délégation pourra se composer de 3 ou 4 personnes.»

Il n'en croyait pas ses yeux ni ses oreilles. Ce qu'il découvrait lui plaisait énormément. Lui qui suivait de près l'actualité mathématique, voilà que son département allait y être plongé en plein cœur. Il ne put s'empêcher de marquer un temps d'arrêt et de songer aux répercussions que cette invitation entraînait. Irina avait bien raison en lui précisant que ce courrier bouleverserait le quotidien de chacun. Il poursuivit sa traduction :

«L'hébergement et la restauration seront pris en charge par le comité d'organisation. Seul le voyage jusqu'à Stockholm est de votre responsabilité.

Afin de mieux connaître votre université, nous vous demandons de préparer deux exposés de 25 minutes chacun, l'un portant sur l'organisation interne, l'autre sur les travaux que vous avez entrepris dans les différents domaines mathématiques. Sur ce dernier point, compte tenu de votre récente création, vous n'avez aucune obligation de performance, l'essentiel étant de rester cohérent avec les sujets actuels de développement.

Notre emploi du temps étant très précis, nous vous invitons à respecter scrupuleusement la durée de vos prestations. La langue officielle du congrès est l'anglais, aucune dérogation à son usage ne sera accordée lors des conférences.

Vous trouverez au verso de la présente un formulaire de renseignements qu'il conviendra de nous retourner dans les meilleurs délais et accompagné de la liste nominative

des intervenants.

Dans l'attente d'une réponse favorable, soyez assuré, Monsieur, de notre bienveillante considération.

Signé le responsable du comité d'organisation du CIM»

Lorsqu'enfin, Alexeï revint à son secrétariat, il était presque dix heures et il n'avait toujours ni trié ni distribué le courrier.

Il fut accueilli un peu brutalement.

– Ce n'est pas trop tôt, camarade, lança Kalliakchev, avant même de le saluer.

– Hum....., j'ai dû passer par le grand amphithéâtre pour avertir les étudiants, euh....., de la date des prochains partiels, bafouilla Alexeï, confus et rougissant.

– Il ne faut pas une heure pour un si petit détour, rétorqua Kalliakchev. Je sais que notre université est étendue, mais tout de même pas à ce point !

Alexeï préféra se taire plutôt que de s'enfoncer davantage. De toute façon, il n'aurait pas le dernier mot avec son supérieur hiérarchique.

Kalliakchev s'empressa de prendre le courrier d'origine extérieure, laissant la lecture et le tri interne des notes de service à son secrétaire. Son attention fut tout de suite attirée par la fameuse lettre postée de Stockholm.

– Tiens donc ! s'inquiéta-t-il. Une correspondance venant de Stockholm. Que nous veulent-ils ?

– Que du bien, assura Alexeï. Je crois d'ailleurs que c'est une nouvelle qui va vous réjouir.

– Camarade Tchervinov, je vous rappelle que c'est moi qui lis le courrier ici. Vous, contentez-vous de l'apporter, de le trier avant de me le remettre. Et si possible de bonne heure !

.....

Passionné de mathématiques et d'informatique, Thierry Lefebvre présente ici son dernier roman. Ingénieur diplômé de l'École des Mines (IMT Nord-Europe Promotion ENIC 93), il travaille tour à tour dans l'Éducation Nationale puis comme cadre dans une grande entreprise de télécommunications avant de créer sa propre société dans le secteur des nouvelles technologies.

Aujourd'hui à la retraite, il profite pleinement du temps dont il dispose pour partager ses passions.

Pour contacter l'auteur, veuillez envoyer un mail aux ÉDITIONS SORATU (contact@soratu.fr) qui feront suivre.

Retrouvez les avis des lecteurs sur www.babelio.com

Commandez les saisons 1, 2 et 3
en ligne sur www.soratu.fr
Frais de port offert - Toutes destinations

Moscou 1962 : trouver un contre-exemple à une conjecture mondialement connue, c'est le défi, qu'en pleine guerre froide, Alexeï, un jeune mathématicien ukrainien est chargé de relever. Carte blanche lui sera donnée pour réussir sa délicate mission et ainsi prouver la supériorité soviétique dans le domaine informatique.

Mais au-delà de cette aventure où se côtoient amitié, amour, complot et trahison se cachent des enjeux qui le dépassent.

Les moyens informatiques de l'époque suffiront-ils pour réussir sa mission ?

Alexeï saura-t-il faire fi des pièges qui lui seront tendus ?

“ Une conjecture étonnante, des personnages forts, un cadre méconnu. Voilà une belle équation à résoudre. Trop hâte de dévorer la saison 2 ! ”
Sylviane, Haute-Saône

“ Une période et un régime que l'on ne doit pas laisser tomber dans l'oubli. ”
L'Est Républicain

“ Un subtil cocktail d'Histoire, de Mathématiques, d'Amitiés et d'Amour où la passion de l'auteur transpire à chaque page. ”

Jeanne, Ajaccio

“ Nous avons oublié la vie avant l'ordinateur. La conjecture des hirondelles la fait renaître. ”

Catherine, Laon

ISBN 978-24-930-8201-5



9 782493 082015

**Extrait
Ne peut être
vendu**

~~14,50 € TTC~~

Editions SoRaTu
www.soratu.fr

